

## Définir l'institution littéraire de chez nous

François Paré

Number 54, November 1989

Écritures solitaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42625ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Paré, F. (1989). Définir l'institution littéraire de chez nous. *Liaison*, (54), 34–35.

## Définir l'institution littéraire de chez nous

par François Paré

Ils sont au moins douze en Ontario français à produire des livres. Douze éditeurs, sans parler de ce qui se publie au Canada anglais et au Québec, c'est énorme pour une société d'à peine 500 000 personnes. Une situation de richesse et de pénurie en même temps. En Jamaïque, on compte six éditeurs de livres pour une population de 2 millions. Malte, avec une population semblable à celle de l'Ontario français, n'en a qu'une dizaine, y compris l'éditeur officiel du gouvernement maltais. Gâtés, le sommes-nous autant qu'on le pense?

Pour être juste, c'est par les éditions Novalis à Ottawa que tout devrait commencer. Par le *Prions en Église* que Novalis publie chaque semaine depuis plus de vingt ans, en plusieurs langues d'ailleurs pour le marché canadien et international. Et Novalis, dont le volume de ventes et le chiffre d'affaires dépassent de loin ceux de tous les autres éditeurs franco-ontariens réunis, produit aussi des ouvrages de réflexion, des guides spirituels, des livres de musique et des répertoires. Rien d'anormal pour une maison d'édition. En réalité, un succès assez extraordinaire au cours des années. Novalis, c'est au fond tout ce qu'on pourrait être comme éditeur en Ontario français, si on ne publiait pas cette « damnée » littérature qui ne paie pas, qui condamne à la subventionnité aiguë. On dira que la maison Novalis reçoit les subsides bien coussinés de l'Église. Mais est-ce bien différent des subventions de la Fondation franco-ontarienne ou de l'Office des affaires francophones que recherchent d'autres éditeurs, comme L'Interligne ou Prise de Parole? Il est difficile de publier ici sans compromission.



Quand on veut couvrir le champ de l'édition en Ontario français, on ne songe pas d'abord à des boîtes comme Novalis. On pense plutôt à Prise de Parole, aux Éditions du Vermillon, dont les coordonnées se retrouvent dans les anthologies et répertoires subventionnés. Or, ces ouvrages nous empêchent de voir.

Qui donc édite des livres chez nous? Commençons par ce qui nous est donné comme évidence.

Il y a les éditions Prise de Parole à Sudbury. Loin du chiffre d'affaires de Novalis, mais une production remarquable au cours des quinze dernières années. Née en 1972 de cette espèce d'énergie créatrice qui allait mener à la formation de CANO et du TNO, Prise de Parole est avant tout l'émergence de Sudbury. Depuis lors, la maison peut se targuer de définir l'institution littéraire de chez nous. C'est de l'édition qui veut faire école. Une entreprise de formation du public lecteur. Une équipe d'auteurs bien connus : Jean Marc Dalpé, Patrice Desbiens, Hélène Brodeur. Sous la direction de Gaston Tremblay pendant les quinze premières années, Prise de Parole est devenue le synonyme bien entretenu de la renaissance de la littérature franco-ontarienne. Symbole aussi de l'affirmation du Nord ontarien francophone sur les vieux bonzes d'Ottawa et sur les fonctionnaires empesés de Toronto. Aujourd'hui, Prise de Parole est d'âge mûr : des auteurs rendus à la quarantaine, des écrivains qui gagnent des prix, mais des portes peut-être trop closes sur une relève qui se fait attendre.

Les Éditions du Vermillon, elles, sont apparues en 1983, à Ottawa, dans le salon de leur propriétaire et homme-orchestre, Jacques Flamand. Bien ancrées dans l'Outaouais des deux rives, les Éditions du Vermillon sont le reflet fidèle des choix, parfois critiqués, de leur directeur-propriétaire. Une trentaine de titres au total, une corde raide financière, et peut-être aussi le signe d'une littérature franco-ontarienne à qui Prise de Parole n'arrivait pas à donner sa chance.

Mais les deux maisons publient le même genre d'œuvres, courtisent les mêmes organismes subventionnaires, semblent avoir les mêmes idées d'anthologies. En dix ans, les combats de coqs ont été nombreux et ruineux dans un marché déjà morcelé.

Puis viennent les Éditions du Nordir, soutenues par le Collège universitaire de Hearst. Le Nordir a commencé en 1988 et son catalogue glacé contient déjà six titres. Le Nordir se distingue par sa volonté de publier non seulement poésie

**Toutes nos maisons d'édition veulent être « l'éditeur des Franco-Ontariens ». Rien de moins.**

et fiction, mais aussi l'essai, un genre de nature plus universitaire, plus institutionnel. où la maison aura peut-être la chance de se tailler un petit créneau.

Et l'horizon ne s'arrête pas là. Il y a bien, à part notre quatuor initial, une bonne dizaine de petites ou grandes boîtes, toutes plus ou moins spécialisées. Plusieurs de ces maisons produisent de la littérature et chacune fait partie du paysage culturel de l'Ontario français. À Toronto on retrouve les éditions du Groupe de recherches en études francophones, les Éditions ECW, les éditions Paratexte, les éditions Marois. À Ottawa, il faut ajouter le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, les Presses de l'Université d'Ottawa et les Éditions L'Interligne qui publient la revue *Liaison* et, occasionnellement, des ouvrages historiques sur l'Ontario français.

Pour en savoir plus, il faudrait jeter un coup d'œil chez les anglophones. Après tout, c'est l'éditeur Porcupine's Quill, de Erin dans le Sud de la province, qui a publié les poèmes-affiches de Robert Dickson. Quant à Pascal Sabourin, c'est le célèbre Highway Book Shop, de Cobalt, qui a produit ses premiers textes en 1968. **L'Homme invisible/The Invisible Man**, de Patrice Desbiens, est une coproduction de *Prise de Parole* et de Penumbra Press, de Moonbeam.

Si nous n'avons pas vu tout cela, c'est que nous avons été victimes d'un mirage bien concerté, au cours des quinze dernières années. Ce



Éditeurs franco-ontariens au Salon du livre de Montréal.

mirage idéologique réducteur consistait à faire croire que la littérature franco-ontarienne avait vu le jour, une fois pour toutes, dans l'enceinte de l'Université Laurentienne et dans les cuisines du Moulin à Fleur, un certain printemps de 1972. *Prise de Parole* est le produit de cette vision de l'histoire. Elle y a d'ailleurs cru mordicus. Profitant de la vacuité du milieu de l'édition, profitant aussi de subventions gouvernementales bien placées, de la rédaction très orientée de répertoires et de manuels scolaires où figuraient ses propres écrivains, *Prise de Parole* en est venue à définir le milieu littéraire comme lui appartenant en propre et la naissance de la littérature franco-ontarienne comme sa naissance à elle.

La concurrence entre éditeurs s'est donc située sur ce terrain de l'hégémonie : soutirer à la maison sudburoise son contrôle de l'institution littéraire. Certains l'ont fait en instituant leur propre maison d'édition, d'autres sont allés publier ailleurs, chez les petits. C'est que toutes nos maisons d'édition veulent être « l'éditeur des Franco-Ontariens ». Rien de moins.

Notre culture dépasse largement par son fourmillement ces cadres institutionnels réducteurs et ces visions hégémoniques. Heureusement. Entre 1913 et 1950, les Éditions du Droit, à Ottawa, s'étaient faites les championnes de la publication du pamphlet polémique. Tous les manuscrits de la « résistance » canadienne-française y trouvaient leur place. Cette parole d'avant *Prise de Parole* a bel et bien existé. Mais c'était une vision d'un monde réduit, centré autour des querelles de clocher.

On a parfois l'impression que cette vision persiste aujourd'hui, que notre société est incapable de s'en débarrasser. Une douzaine d'éditeurs, plusieurs importants, c'est un succès notable. Mais il y a fort à parier qu'en se spécialisant, en travaillant à enrichir une part très précise de notre univers culturel, notre production de livres serait plus informée et moins réductrice. Il faudrait peut-être regarder du côté de Novalis pour en savoir plus long : être le commencement de quelque chose sans en être pour autant la fin. Les éditeurs passent (Novalis s'installe à Montréal en janvier), mais la littérature reste.

